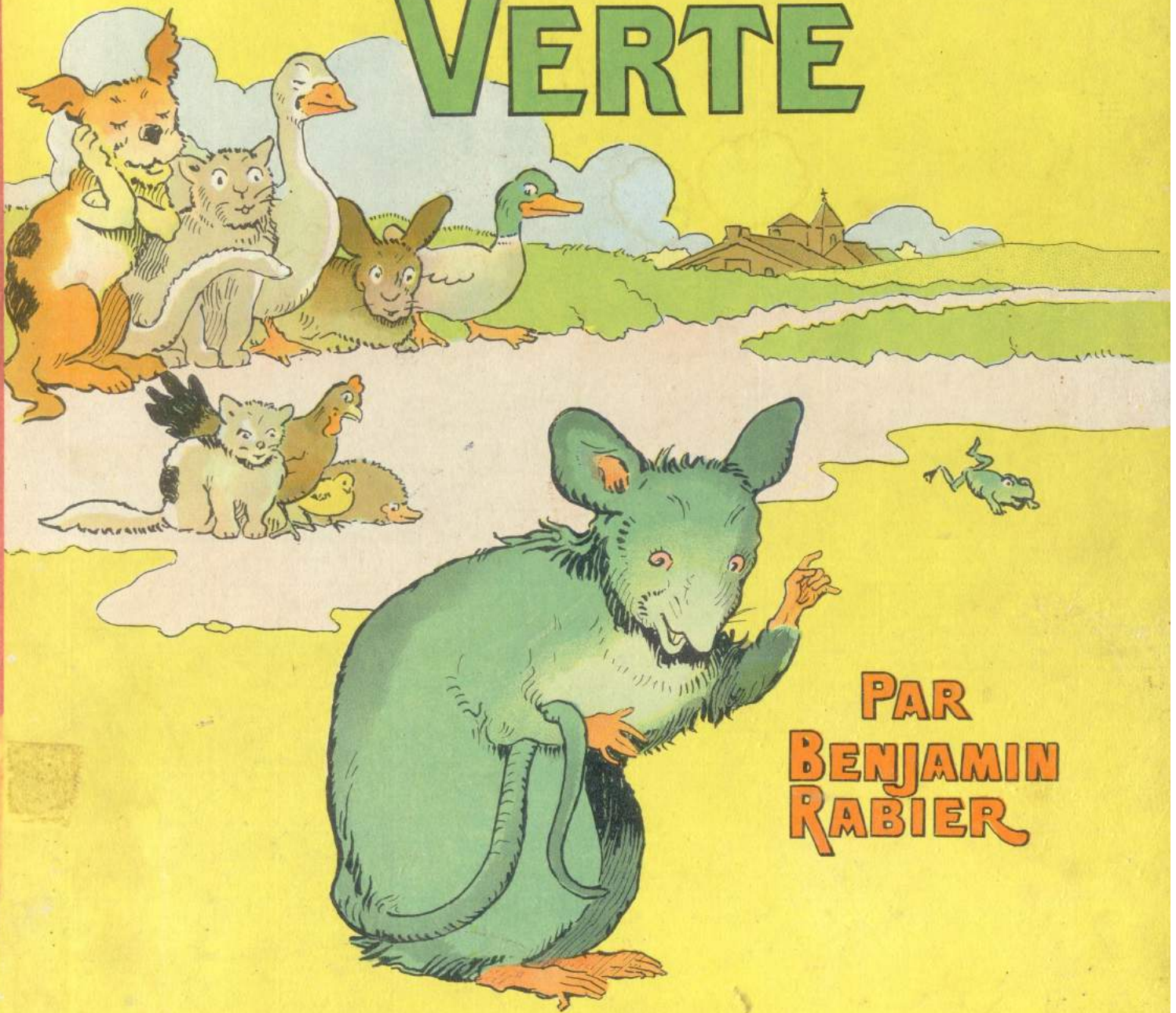
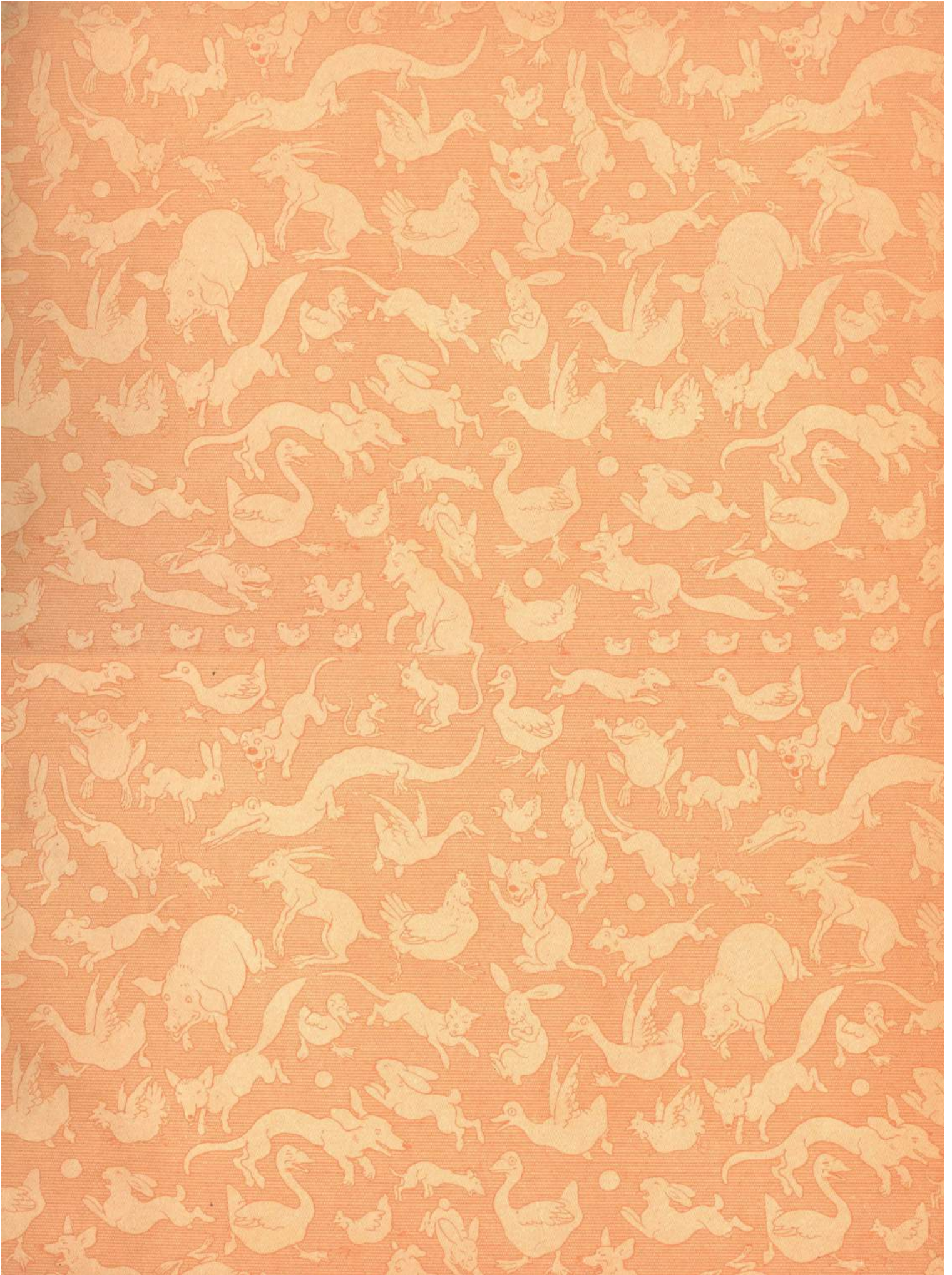


LES AVENTURES D'UNE SOURIS VERTE



PAR
BENJAMIN
RABIER

• ÉDITIONS GARNIER FRÈRES •



LES AVENTURES D'UNE SOURIS VERTE

TEXTE ET DESSINS

DE

BENJAMIN RABIER



PARIS
ÉDITIONS GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

COLLECTION BENJAMIN RABIER

NOUVEAUTÉS :

LES AVENTURES D'UNE SOURIS VERTE

JIMMY

2 albums in-4° raisin, format 25×32, 32 pages illustrées en couleurs. Cartonnés.

UN BON PETIT COCHON

Album in-4° raisin, format 25×32, 32 pages illustrées en couleurs. Cartonné.

GÉDÉON SE MARIE

GÉDÉON GRAND MANITOU

GÉDÉON - ALFRED - ROUDOUDOU

GÉDÉON FAIT DU SKI

LES DERNIÈRES AVENTURES DE GÉDÉON

5 albums in-4° raisin, format 25×32, 48 pages illustrées en couleurs. Cartonnés.

SIX PETITS CANARDS EN LIBERTÉ

Album in-4° carré, format 23,5×29,5, 24 pages illustrées en couleurs. Cartonné.

MAURICE PARENT

MISSETTE - GRAND NORD - AU FOND D'UNE RIVIÈRE

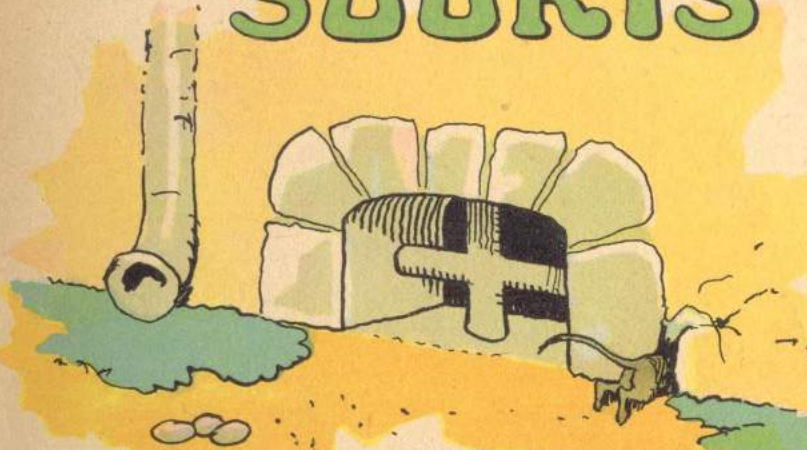
3 albums in-4° carré oblong, format 21×27, 24 pages de dessins et textes en couleurs, sous couverture cartonnée.

LE BACHELIER

A.B.C. Album in-4° carré, format 21×27, 20 pages illustrées en couleurs.



LES AVENTURES D'UNE SOURIS VERTE

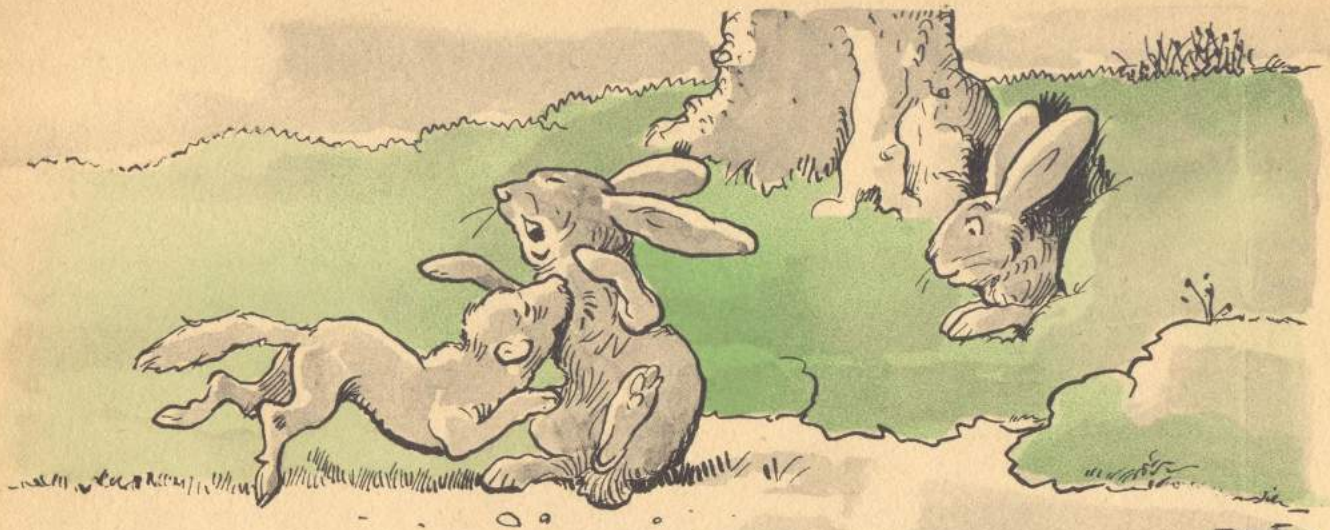


SI jamais l'on fut bien étonné, ce fut dans l'épaisseur d'un gros mur de ferme, non loin de Paris. Un ménage de souris y eut un jour quatre enfants, parmi lesquels il s'en trouvait un tout vert.

Le père était indigné. Il aurait admis, à la rigueur, que son enfant fût blanc. Une souris blanche, cela se conçoit et cela s'est vu. Mais une souris verte ! Il allait être déshonoré. Un instant, il songea à tuer l'infortunée. Mais il manquait de caractère : il tempêta et la laissa vivre. La petite souris grandit, et, les jours passant, elle devint charmante. Elle avait vraiment bon air dans sa fourrure verte, avec son œil malin et le bout de ses pattes rose. En outre, ses qualités morales n'étaient pas moins rares que son pelage et les gens qui tenaient le plus à ce qu'une souris fût grise étaient



forcés de passer sur la couleur de sa robe pour ne s'attacher qu'aux grâces de son esprit et à la générosité de son cœur. On estimait heureux ses parents d'avoir un semblable enfant. Son père se mit alors à se rengorger et à répandre partout qu'elle ferait sa gloire. Il avait, comme il arrive, changé d'avis, mais, cette fois, il ne se trompait pas.



Bien jeune encore, la souris verte eut l'occasion de remplir les grandes espérances que les esprits judicieux avaient conçues à son sujet. Un furet extrêmement sanguinaire hantait la campagne, saignant chaque jour un grand nombre de lapins. Un matin, elle apprit d'une taupe qu'il opérât non loin du terrier d'un lapin avec qui elle était liée d'amitié. Prise d'inquiétude, elle pria un hérisson, qui par bonheur se trouvait là, de la suivre et se rendit avec lui à la demeure de son ami. Elle le trouva en train de brouter devant son trou. Elle le fit rentrer chez lui et dit au hérisson de se mettre en boule dans l'orifice du terrier. Quand, un instant après, le furet se présenta, il s'ensanglanta le nez sur les piquants du hérisson, mais ne put jamais parvenir à entrer. Forte de



ce premier succès, la souris verte recommanda aux lapins de la région de ne point sortir pendant quelques jours et demanda

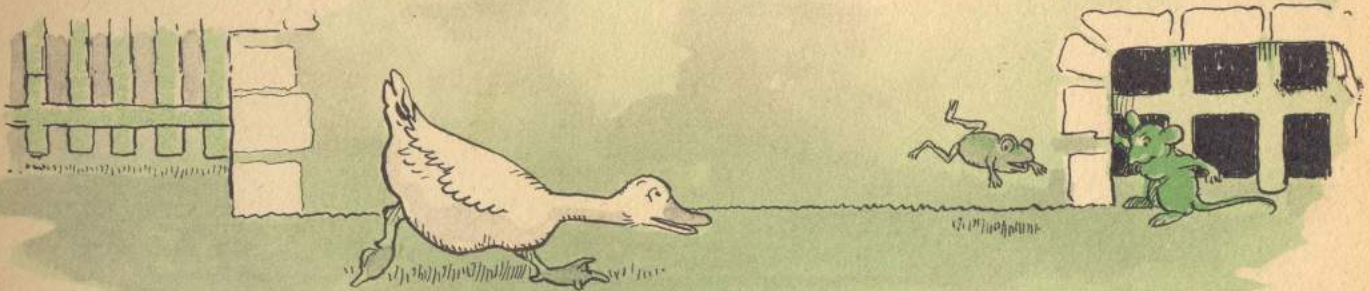


à tous les hérissons qu'elle put trouver de se poster à l'entrée des terriers. Au bout d'un temps très court, le furet, las d'avoir le ventre vide et de se déchirer le nez,

alla chercher des lieux où les lapins n'avaient pas une souris verte pour veiller sur eux.

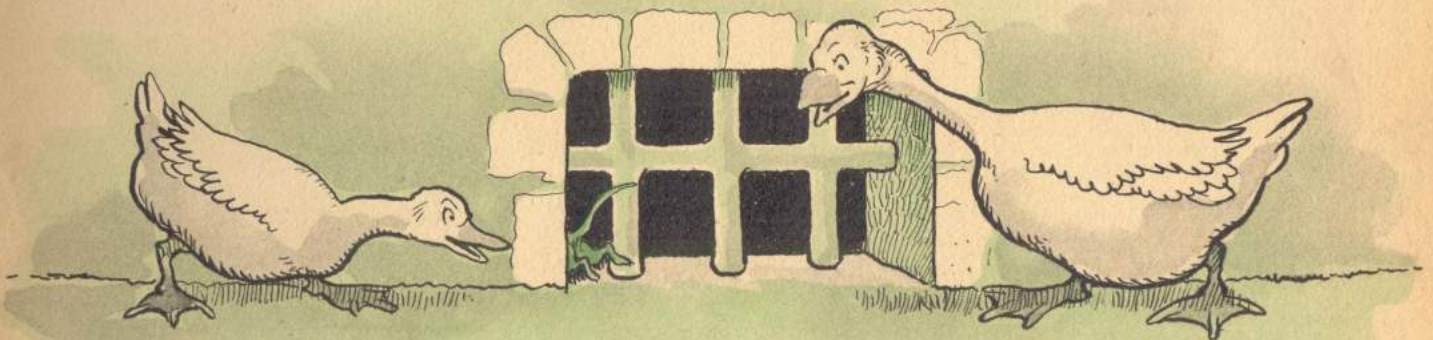


A quelques jours de là, la souris verte vit dans la cour de la ferme une grenouille poursuivie par un canard. La pauvre bête qui sautait depuis longtemps déjà devant le bec du canard, était à bout de souffle et avait toute chance d'être dévorée. Émue de pitié, la souris lui cria de se jeter par un soupirail dans la cave de la ferme. La grenouille qui n'en était plus au choix des moyens et qui, de plus, la savait pleine

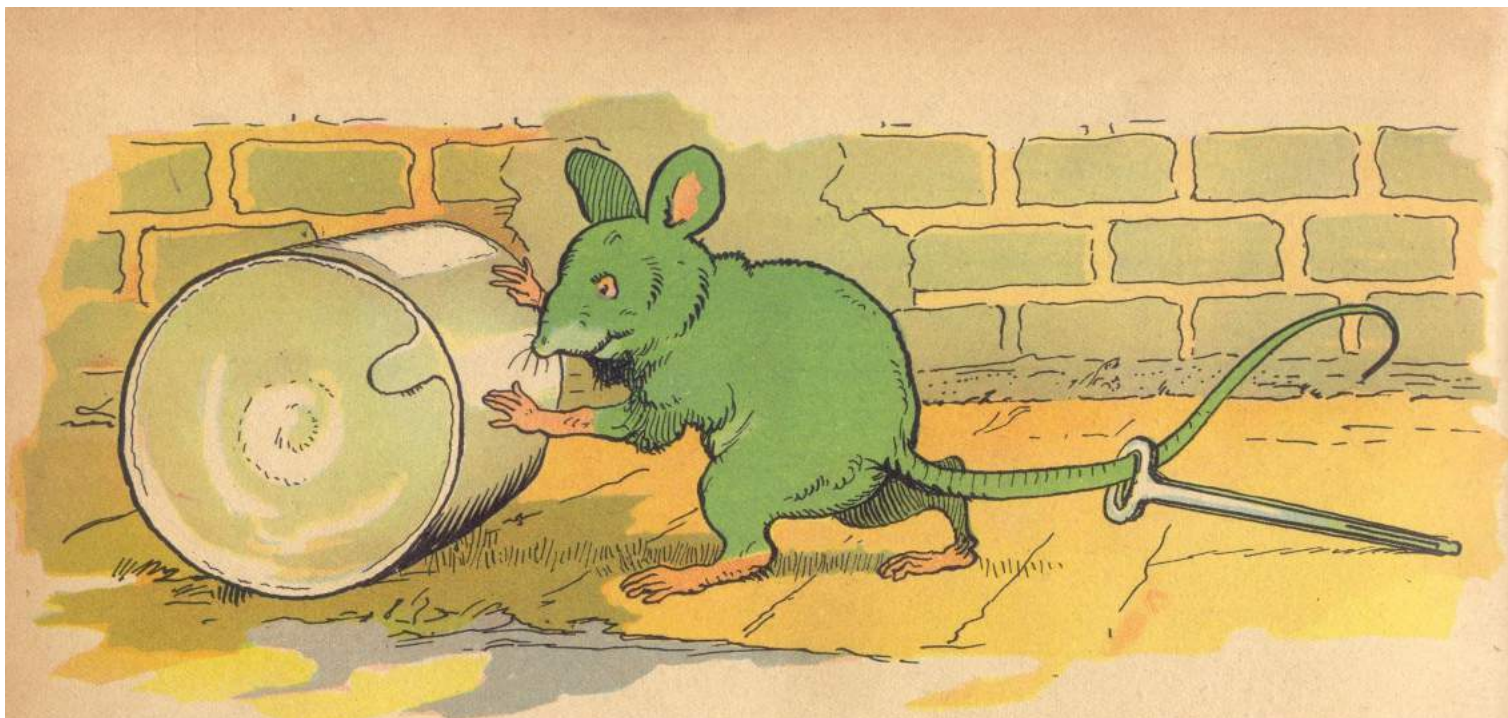


de sens et de bonté, mit le conseil à profit et alla atterrir dans l'obscurité sur un tas de sacs à pommes de terre. La souris fut bientôt à ses côtés et lui remontra qu'elle ferait sagement désormais de ne pas quitter sa mare. Dehors, devant le soupirail où il ne pouvait s'engager à cause des barreaux, le canard, la mine chagrine, était en train d'expliquer à une oie que la souris verte était sans doute bonne personne, mais qu'elle allait bien loin en prétendant empêcher des gens de sa sorte de manger des grenouilles.

— Je suis comme vous, répondait l'oie, une grenouille de temps à autre me



fait vraiment plaisir. Sans compter que la ladrerie de notre maître devient hideuse et qu'il nous faut bien chasser un peu si nous ne voulons pas périr d'inanition.



Tandis qu'ils conversaient ainsi, ils entendirent derrière eux un roulement. S'étant retournés, ils eurent l'extrême surprise de voir arriver une boîte de conserves cylindrique. L'événement était singulier et ils se disposaient à prendre la fuite, quand ils aperçurent derrière la boîte les petites oreilles rondes de la souris verte. Rassurés, ils l'attendirent avec curiosité. Elle ne tarda pas à être auprès d'eux ; la clé de la boîte était passée dans sa queue, son œil luisait et l'on sentait qu'elle se réjouissait de son ingéniosité.

— Cesse donc de faire la chasse aux grenouilles ! dit-elle, en s'adressant au canard. Il est horrible qu'une bête mange d'autres bêtes. Votre maître, je le sais, est un avare sordide et prétend que vous vous nourrissiez des pierres du chemin. Mais est-ce une raison pour dévorer d'innocentes créatures ? Que ne le volez-vous ? En conscience, vous le pouvez. Ce n'est, au reste, pas bien difficile ; il n'y faut qu'un peu d'habileté. Tiens ! je viens de lui dérober pour toi une boîte de petits pois. Régale-toi.





Sur ces mots elle mit la boîte debout, prit la clé qui pendait à sa queue, l'adapta à une languette placée sur le bord de la boîte et pria l'oie de la tourner avec son bec. Quand cela fut fait, le canard se mit à déguster les pois. Il les trouva fort à son goût. Il comprenait maintenant, disait-il, que les

hommes, disposant de nourritures aussi délicates, laissassent, à tout prendre, les grenouilles assez tranquilles. Il ne demandait pas mieux, pour sa part, que de ne plus les inquiéter, pour peu qu'on lui servît chaque jour un repas aussi fin et aussi copieux. La souris verte, cependant, rayonnait. Elle songeait que la grenouille devait maintenant avoir regagné sa mare et elle se la représentait, confortablement installée sur une feuille de nénuphar, en train de charmer le voisinage de ses chants harmonieux.

Il faut maintenant rapporter ce qui constitue certainement l'exploit le plus brillant de la souris verte. Il y avait à la ferme un chat, nommé Attila, qui était le plus décidé croqueur de souris qu'on eût vu. Toute la nuit et une bonne partie du jour, il chassait. Il semblait être partout à la fois, à la cave, au grenier, dans la cour. Le nombre de souris qui périssaient sous sa griffe et sous sa dent était proprement effroyable. Le fermier dont il défendait les sacs de grain, l'aimait chèrement ; son affection pour lui était d'autant plus tendre que cette bête n'était point de celles qui vous dérobent dans votre cuisine une saucisse ou un morceau de boudin et que l'on n'avait même pas besoin de la nourrir : Attila ne voulait vivre que de sa chasse. Vous imaginez ce que pouvait être la vie des souris : on grignotait la moitié d'un grain de blé, on mordillait en hâte une mie de pain et, presto, on regagnait son trou. L'on ne faisait rien pour se délivrer du fléau, car on en était presque venu à considérer que le peuple des souris avait été créé pour servir



de pâture aux chats. C'est cette passivité qui surtout indignait la souris verte. Elle tenait pour sa part que les souris naissent pour dévorer en paix le blé des greniers ou pour habiter des caves bien saines où les pommes de terre étaient en abondance. Elle décida d'entamer la lutte et longtemps elle



chercha, dans son esprit subtil, un moyen de mettre fin au carnage.

Les souris comme les hommes ont un grand maître : le hasard. Elle trouva un jour le briquet automatique du fermier. Le fait était surprenant, car,



s'il était dans les habitudes de l'avare de ramasser tout ce qui traînait, et jusqu'à des bouts de ficelle dans la crotte des chemins, il l'était beaucoup moins de perdre quelque chose. Mais il avait perdu son briquet, la chose est sûre, et ce n'est pas moi qui chercherai à l'expliquer. La souris verte crut avoir découvert l'arme qui débarrasserait ses sœurs d'Attila. Elle demanda à une souris qu'elle avait gagnée à ses



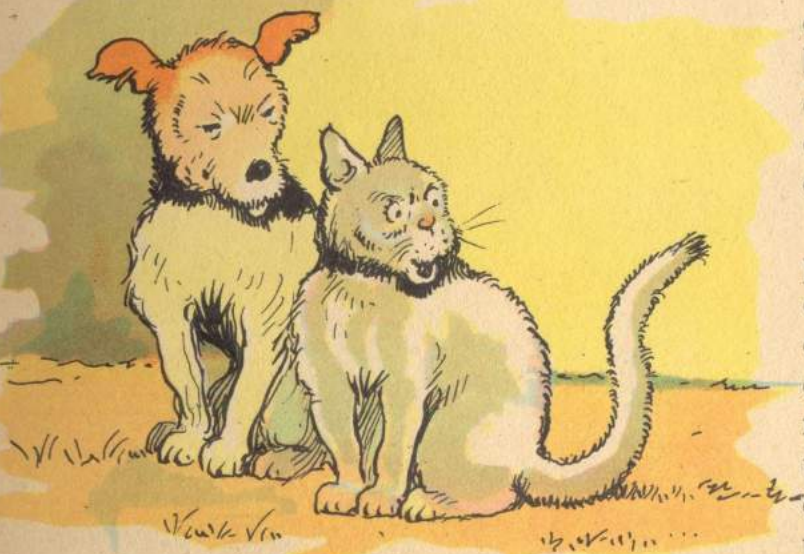


vues de se placer le long du mur de la maison, non loin d'un soupirail, et de manger quelque chose. Elle-même alla s'embusquer avec son briquet derrière un gros

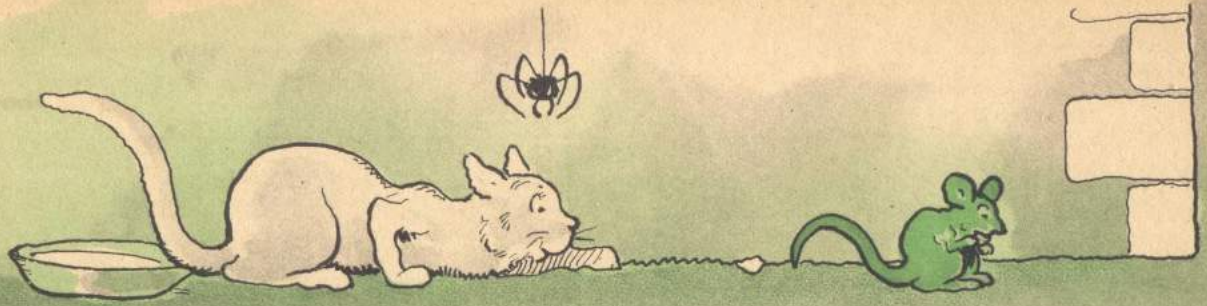
barreau du soupirail. Le chat survint. Il avait un flair admirable et, dès qu'une souris sortait de son trou, on était à peu près certain de le voir apparaître. La souris qui



grignotait n'était là que pour être vue. Il l'aperçut ; il en découvrait d'autres qui étaient moins visibles. Il se mit à avancer le long du mur en s'aplatissant contre le sol. La souris verte lui laissa dépasser le soupirail. Alors, sortant de sa cachette, elle fit jouer le ressort du briquet et mit le feu au bout de la queue d'Attila. La subite brûlure qu'il en ressentit lui fit prendre la fuite en miaulant.



La ruse de la souris verte n'eut point le succès qu'elle en attendait et que son ingéniosité méritait. Le chat ne mourut pas. Le feu de sa queue ne se communiqua pas au reste de sa fourrure, mais s'éteignit tout de suite. L'aventure ne lui coûta en fin de compte qu'une touffe de poils, et, pendant quelques heures, une douleur assez cuisante. Ce qu'il



n'arrivait pas à comprendre, c'était comment les choses avaient pu se passer. Malheureusement, le chien de la ferme qui, de loin, avait assisté à la scène, le lui expliqua en goguenardant. Sa haine pour les souris en fut fouettée. Il alla rageusement faire ses griffes contre la porte de la grange et jura de faire périr la souris verte dans les supplices.

Faire périr la souris verte ! Ce n'était point une entreprise facile, il s'en convainquit bientôt. Pour la première fois il se trouvait en face d'un adversaire digne de lui. Un jour pourtant,



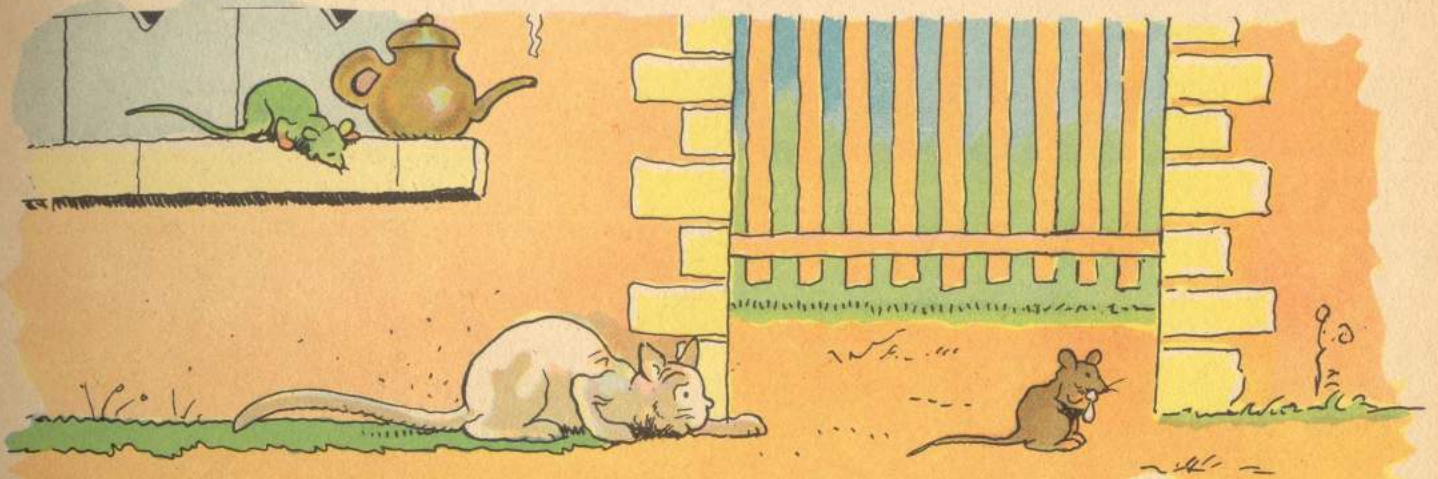
sur le coup d'une heure de l'après-midi, il crut tenir la victoire. Une suite de marches et de contre-marches l'avaient amené sur les derrières de la souris verte. Un bond et il la tenait palpitante. À ce moment, une grosse araignée, noire et velue, vit du haut d'une treille où elle avait sa toile, le péril que courait la souris verte, et, se laissant tomber au bout d'un fil, descendit jeter de la poussière dans les yeux du chat. Aveuglé, Attila s'assit sur son train de derrière et porta en hurlant ses pattes à ses yeux. La souris verte était sauvée. Elle remercia avec émotion l'araignée, puis, jugeant qu'Attila était pour un certain temps hors d'état de nuire, elle alla chercher quelques amies et les invita à se régaler avec une pâtée qui était destinée au chien.



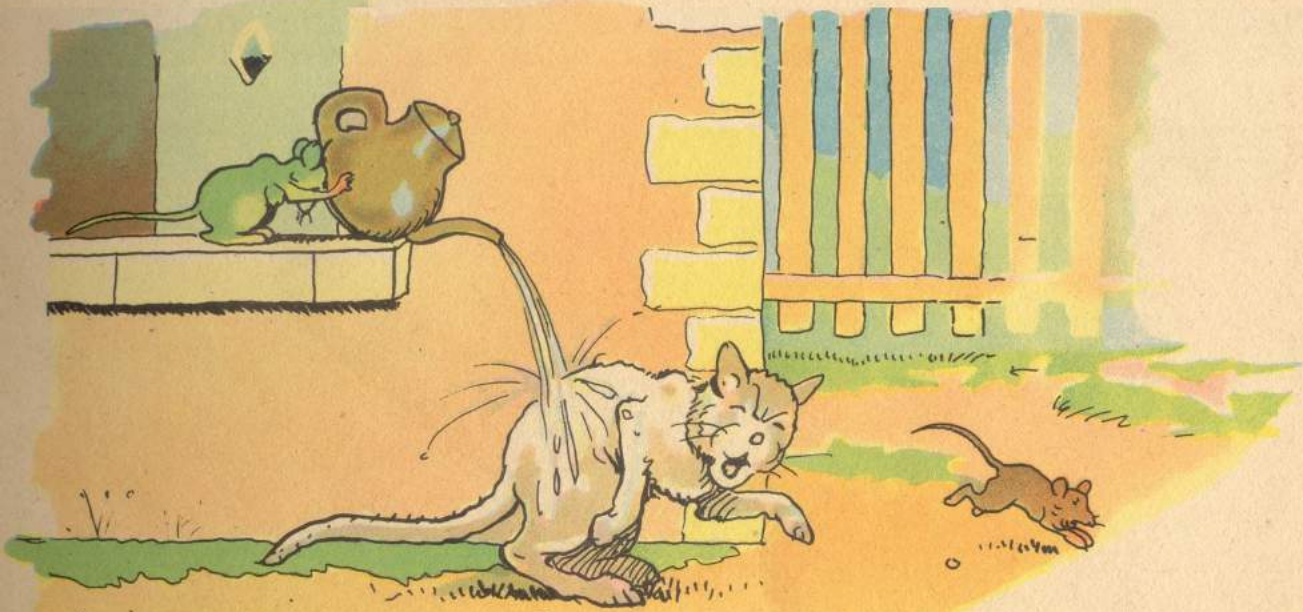
Le lendemain, alors qu'elle faisait avec précaution un tour matinal, la souris découvrit une cafetière pleine de café que le fermier avait mis refroidir sur la fenêtre



de sa cuisine. Immédiatement un plan s'organisa dans son esprit. Elle demanda à la souris qui une fois déjà l'avait aidée, de venir se placer en évidence non loin de la



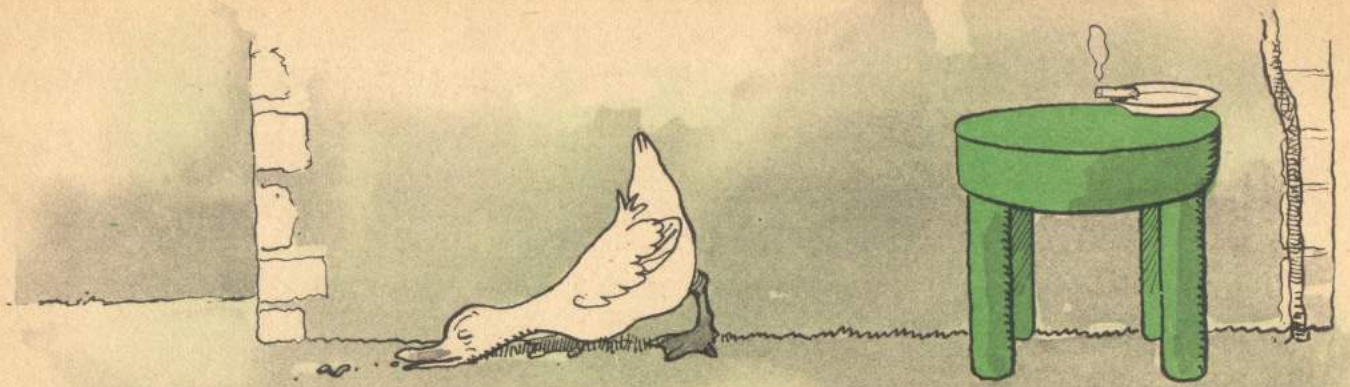
fenêtre. Quant à elle, elle se dissimula derrière la cafetière. Le chat, que la lutte rendait de plus en plus vigilant, accourut aussitôt, on ne sait d'où. Quand il passa sous la fenêtre, la souris verte parvint en s'arc-boutant à incliner la cafetière et déversa sur le dos d'Attila un jet de café. Le malheur fut que le café, chaud encore, n'était



plus brûlant, et, l'humiliation mise à part, Attila n'eut pas grand mal. La souris aurait peut-être mieux fait, en la circonstance, de faire choir la cafetière sur la tête du chat. Il en aurait été assommé. Mais je ne hasarde cette critique qu'avec prudence, n'étant point de ces historiens qui font la leçon aux grands capitaines.

La lutte se poursuivit avec des fortunes diverses. Tantôt c'était le chat qui avait l'avantage, tantôt c'était la souris. Mais l'heure de la bataille décisive qui devait éliminer un des deux adversaires n'avait

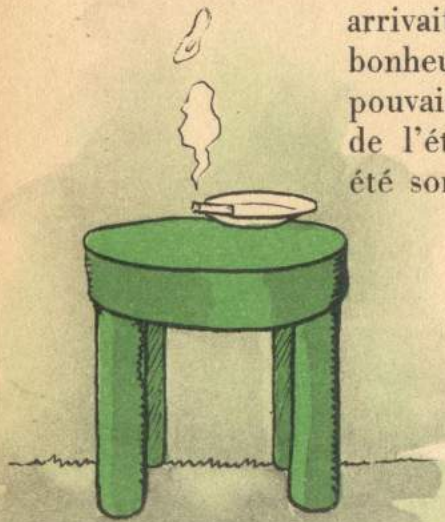




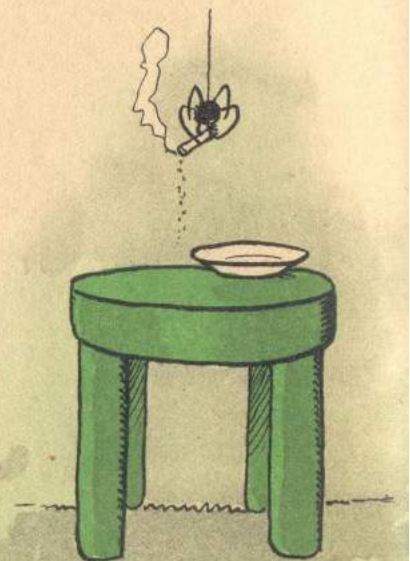
pas encore sonné. La souris verte disposait maintenant d'un précieux auxiliaire. La grosse araignée, qui lui avait une fois sauvé la vie, jouait pour elle le rôle d'observateur et la renseignait sur les mouvements de l'ennemi. Cela lui assurait une plus grande liberté de manœuvre.

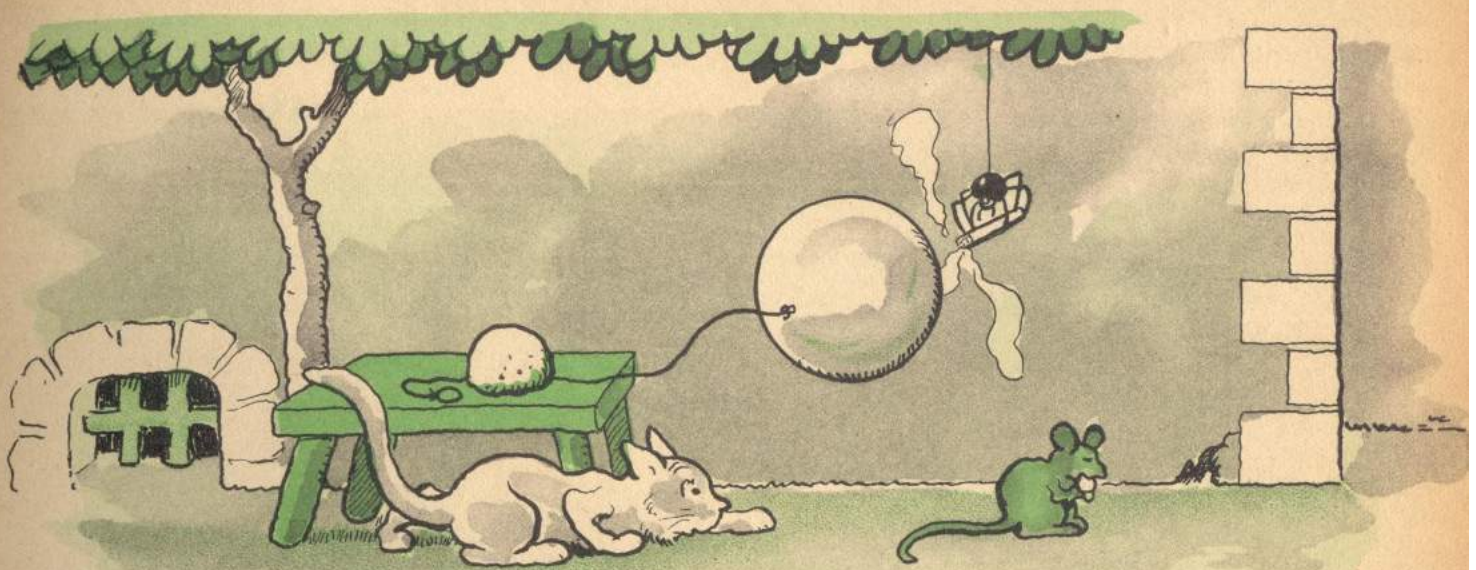
Mais l'araignée ne se contentait point d'observer ; il lui arrivait d'intervenir dans le combat et toujours avec beaucoup de bonheur, car elle était une très habile tacticienne. Un jour, il pouvait être deux heures de l'après-midi ; on était au plus fort de l'été ; la chaleur pesait. La cour était vide ; les bêtes avaient été somnoler à l'ombre. Seul un canard avançait un bec languissant

en direction d'un ver qui paraissait ne pas avoir la force de se traîner. Le fermier, qui avait voulu se reposer dans sa cour après le déjeuner, avait trouvé l'air étouffant, et, posant sa ciga-

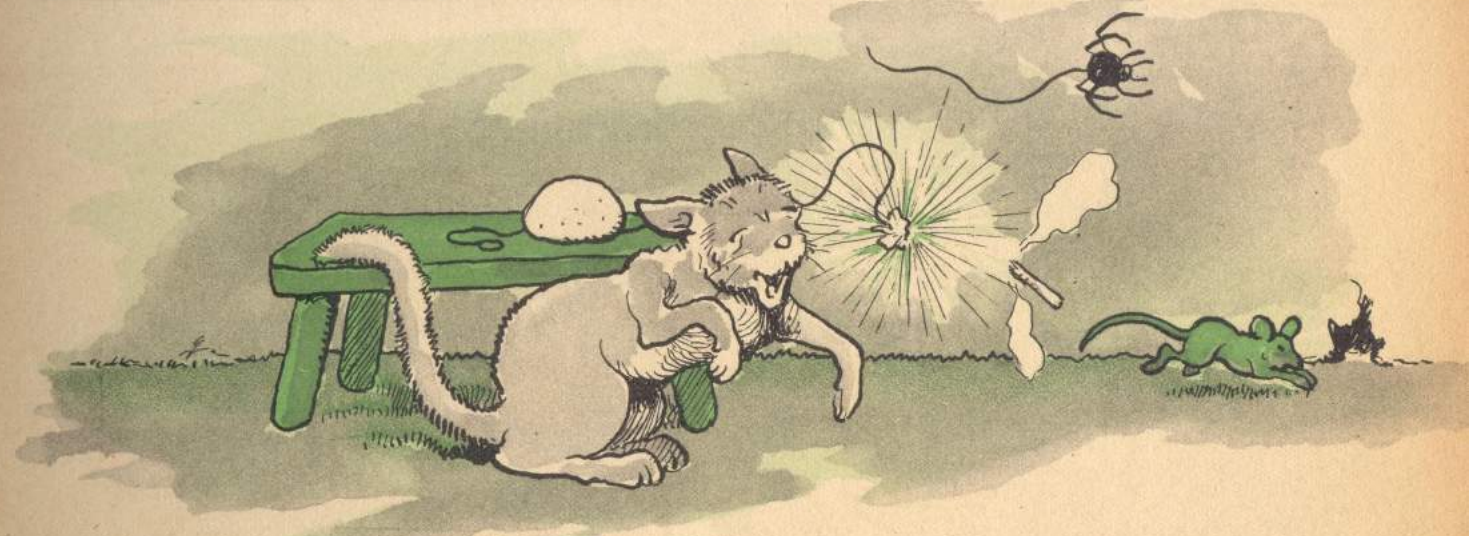


rette sur une table, était allé s'étendre dans sa chambre. La souris verte, oubliant imprudemment son ennemi, mangeait tranquillement sous la treille une croûte de pain. Attila, dont la haine ne connaissait aucune trêve et qui, au reste, n'avait jamais eu de goût pour les siestes amollissantes, apparut au loin. L'araignée l'aperçut, mais crut inutile de prévenir la souris verte. Elle préférait jouer au chat un tour de sa façon. Il y avait sous la treille à deux mètres environ de la souris verte un banc où une grosse pierre était posée sur la ficelle d'un ballon pour empêcher celui-ci de s'envoler. Une brise légère déportait le ballon et le maintenait à faible hauteur, un peu en arrière de la souris





verte. L'araignée, courant le long d'une corniche, alla chercher sur la table la cigarette allumée que le fermier y avait abandonnée et revint en hâte à sa toile. Puis, tandis que le chat se rapprochait de la souris, elle se laissa tomber lentement au



bout d'un fil en direction du ballon. La cigarette fumait entre ses pattes, l'incommodant un peu. Au moment où Attila était sur le point de saisir la souris, elle mit la cigarette contre l'enveloppe du ballon. Celui-ci explosa au nez du chat, le remplissant de frayeur. Au bruit, la souris verte s'enfuit et se fourra dans le premier trou venu. Quant à l'ingénieuse araignée, la violence de la déflagration brisa le fil qui la soutenait et la projeta à quelques mètres, heureusement sans lui causer aucun mal.





Ce dernier échec mit le comble à la rage d'Attila. Une véritable fureur de meurtre s'empara de lui. La terreur régnait, non seulement à la ferme, mais dans toute la campagne environnante. Dès que son approche était signalée, rats, souris, musaraignes, mulots, fuyaient éperdus. Beaucoup périssaient. Un temps vint où l'on n'osa presque plus se hasarder hors de son trou. Seule la souris verte ne se laissait point entamer par la peur. Elle continuait d'aller et venir comme à l'accoutumée, et, redoublant d'activité et de ruse, travaillait sans relâche à la perte du chat.

Ce fut elle qui, finalement, l'emporta. Il faut savoir que depuis quelques jours le fermier s'imaginait que des animaux disparaissaient de sa basse-cour. On le volait, il en était sûr. L'idée était folle. Personne au monde ne se souciait de ses poules ou de ses canards, qui, pauvrement nourris, n'avaient que la peau sur les os et n'auraient point tenté le chemin le plus affamé. Il n'en accusa pas moins tour à tour tous les habitants du village. Il guetta, épia, passa, armé d'une fourche, des nuits entières à l'affût, tout cela,





évidemment, sans pouvoir mettre la main sur un voleur qui n'avait d'existence que dans son imagination. Tout autre, à sa place, se serait dit qu'il rêvait et se serait moqué de soi. Mais notre homme aurait préféré s'accuser lui-même plutôt que d'admettre qu'on ne lui dérobait rien. Finalement, il décida qu'il était victime d'un renard et installa des pièges tout autour de sa ferme. Cette circonstance permit à la souris verte de faire périr son ennemi. Elle avait, par hasard, assisté à la pose d'un des pièges. Elle en repéra avec soin la situation et alla ensuite se montrer délibérément à Attila. Il bondit, elle détalait. Mais elle eut soin de l'attirer vers le piège. Quand elle fut arrivée devant celui-ci, elle s'immobilisa en prenant garde de se placer



de telle sorte qu'elle pût surveiller les mouvements du chat. La chose surprit Attila, car il s'arrêta lui aussi : il craignait quelque ruse. Puis, la haine lui faisant oublier la prudence, il se jeta, avec un cri de rage, sur la souris. Elle s'écarta alors brusquement sur la gauche. Porté par son élan, le chat ne put la suivre, mais continua en ligne droite. Ses deux pattes de devant furent happées par les mâchoires du piège. Il appela ; personne ne l'entendit ou ne voulut l'entendre. Son sang s'écoulait en abondance de ses blessures. Ses miaulements devinrent plus faibles, s'espacèrent, puis s'éteignirent. Le lendemain matin, quand, en visitant ses pièges, son maître le découvrit, il était couché sur le côté et avait cessé de vivre. Le fermier comprit que ses sacs de grain

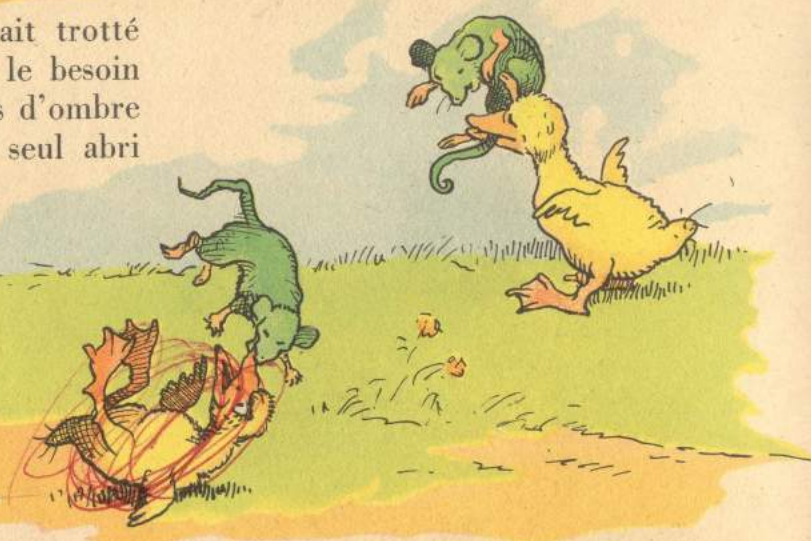


allèrent connaître de mauvais moments. Quant au prétendu renard il ne le captura pas, pour l'excellente raison que, depuis très longtemps, il n'y en avait plus dans le pays.

L'événement que j'ai à rapporter maintenant est plus humble et je me suis demandé un instant si je n'allais pas le passer sous silence. Mais la vie de cette souris verte est, me semble-t-il, si attachante que l'on me saurait mauvais gré de ne point raconter tout ce que j'ai pu en apprendre.



Il faisait très chaud. La souris, qui avait trotté longtemps dans la campagne, éprouva le besoin de se reposer un peu. Il n'y avait pas d'ombre dans ce pré roussi par le soleil; le seul abri qu'elle put découvrir fut un petit monticule de terre qui ressemblait assez à une taupinière et qui était percé d'un trou sur le côté. La place n'y étant pas grande, elle ne put parvenir à y loger sa queue. Comme elle ne voulait que souffler un instant, elle décida de s'en accommoder et se mit à somnoler. Survint un caneton. Il prit la queue de la souris pour un ver, se jeta dessus, mais eut l'étonnement d'amener au jour la souris verte. On vit bien alors que l'esprit n'était pas son fort, car, au lieu de la lâcher, il se mit en tête de plaisanter et la balança au bout de son bec. Le jeu ne fut point du goût de la souris. Elle renversa le caneton, lui mordit le bec et ne s'éloigna qu'après

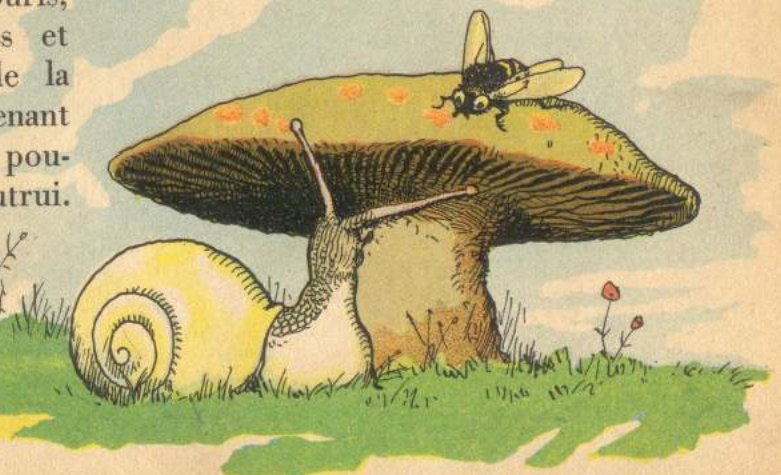


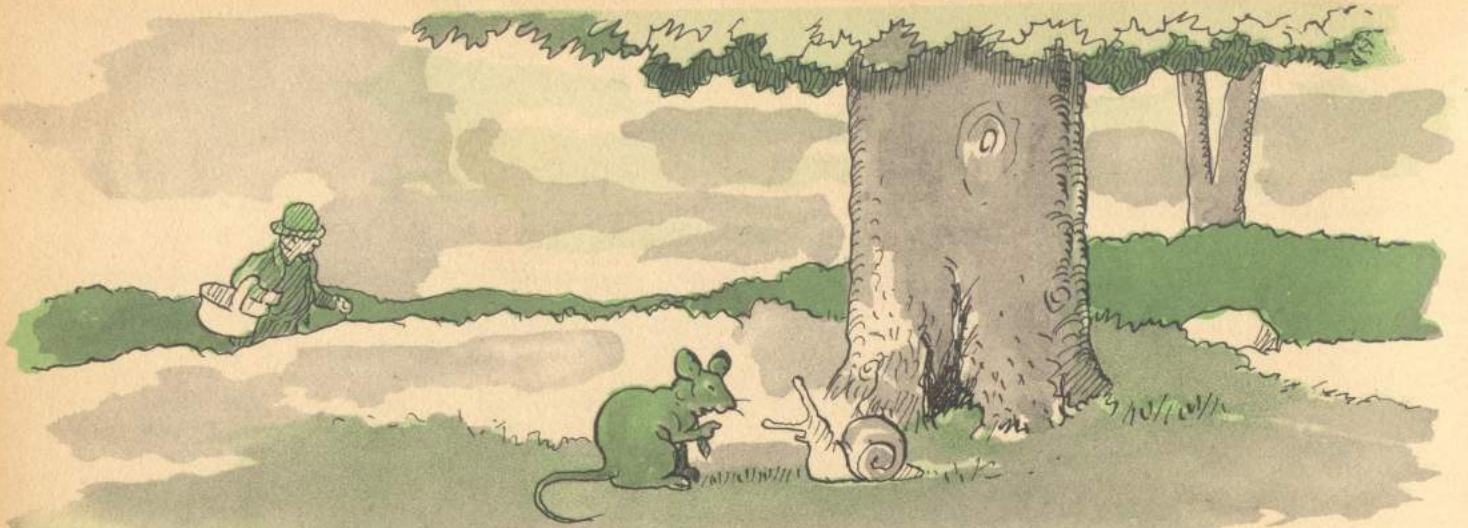
le lui avoir tordu cruellement. La queue lui faisait mal et elle était indignée de l'outrage. De son côté, le caneton gémissait sur son bec faussé. Il était de plus en butte aux railleries de ses frères qui lui donnaient le



nom de tueur de souris et lui conseillaient de demander au fermier la place d'Attila.

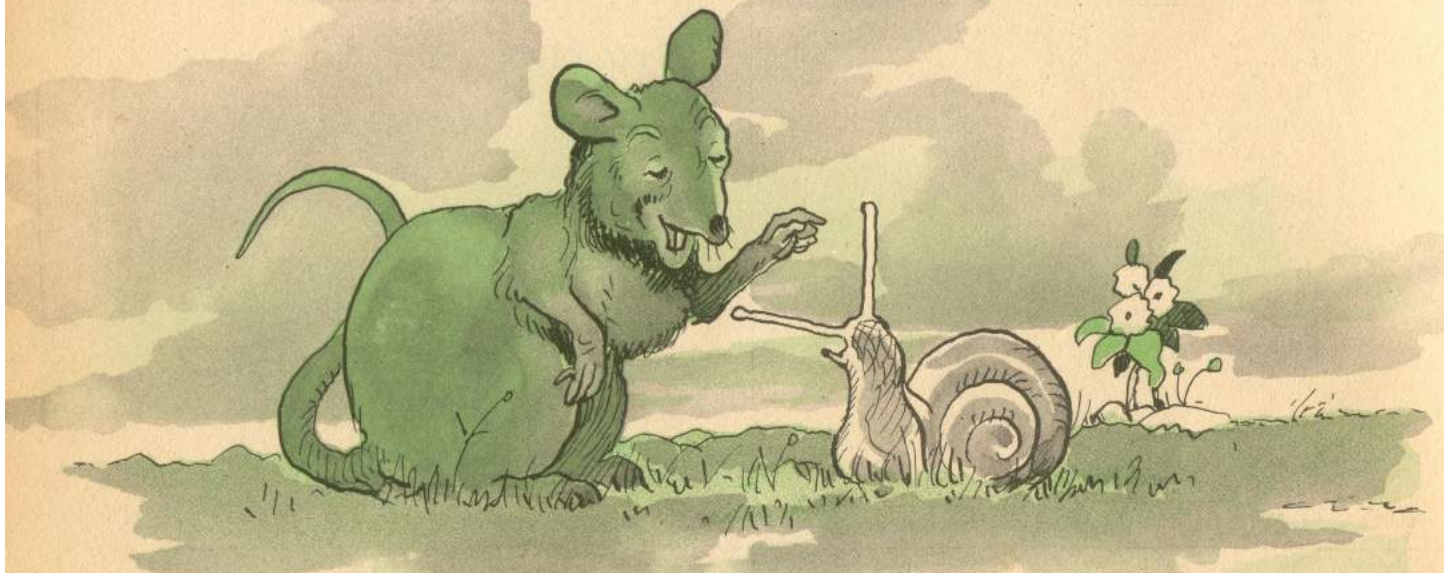
Si sensible qu'elle lui eût été, sa mésaventure n'assombrit pas longtemps la souris verte. Elle n'avait plus de chat à redouter. Le fermier, inquiet pour son blé, avait, il est vrai, donné un successeur à Attila. C'était une chatte qui avait un chaton. Mais cette chatte loin de détester les souris, était pleine de sympathie pour elles et était tout de suite devenue l'amie de la souris verte. Celle-ci jouissait maintenant sans contrainte du bonheur qu'elle pouvait le mieux goûter, celui d'obliger autrui. Elle était la providence de toutes les bêtes et chérissait particulièrement celles que l'on hait, que l'on traque, que l'on écrase. Elle empêchait les garnements de lapider ou de faire fumer les crapauds. Elle signalait aux





hannetons les vergers où les fermiers allaient allumer de grands feux pour les brûler. Elle disait à la guêpe combien il est dangereux d'aller dans les maisons des hommes rôder autour des chaudrons où cuisent les confitures.

Mais c'est quand il lui était donné de l'exercer aux dépens du fermier qu'elle trouvait à la charité le plus de saveur. Souvent, lorsqu'il avait plu, il partait pour ramasser des escargots. Il ne les aimait guère, disait-on, mais ils ne lui coûtaient rien et pour lui c'était le grand point. Prenant en pitié ces animaux que leur lenteur livrait sans défense à l'avare, elle imagina, pour les secourir dans leur détresse, un moyen simple mais ingénieux. Les jours de pluie, elle observait avec soin les allées et venues du fermier, et, dès que le bonhomme, coiffé d'un vieux melon grotesque



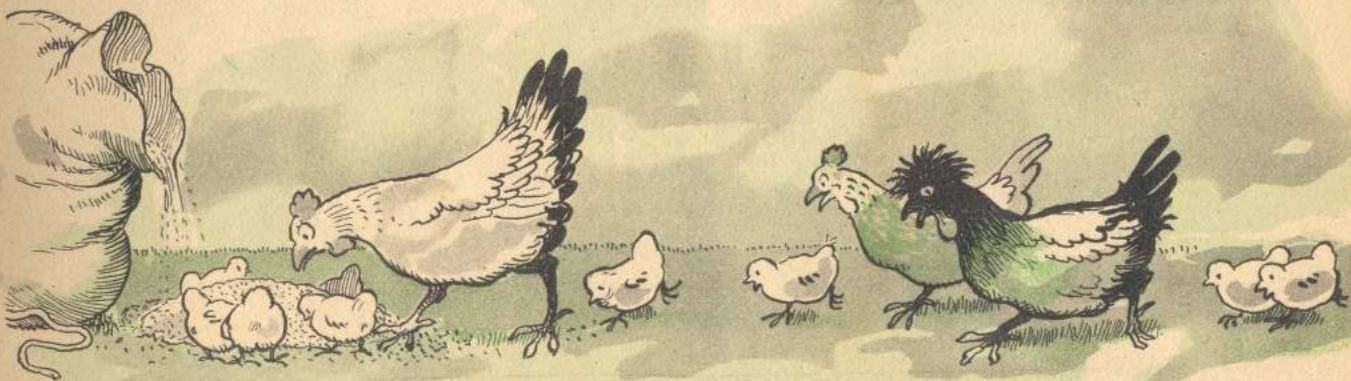
et verdi, sortait avec son panier, elle alertait ses nombreuses amies. Celles-ci chargeaient sur leur dos les escargots qui se trouvaient dans les parages et les transportaient, à toute vitesse, dans des endroits où ils n'avaient rien à redouter. Le fermier, qui était un balourd, se persuada bientôt que les escargots avaient, pour une cause inconnue, déserté les environs. Il renonça à les chasser et en prit avantage pour gémir sur la dureté des temps.



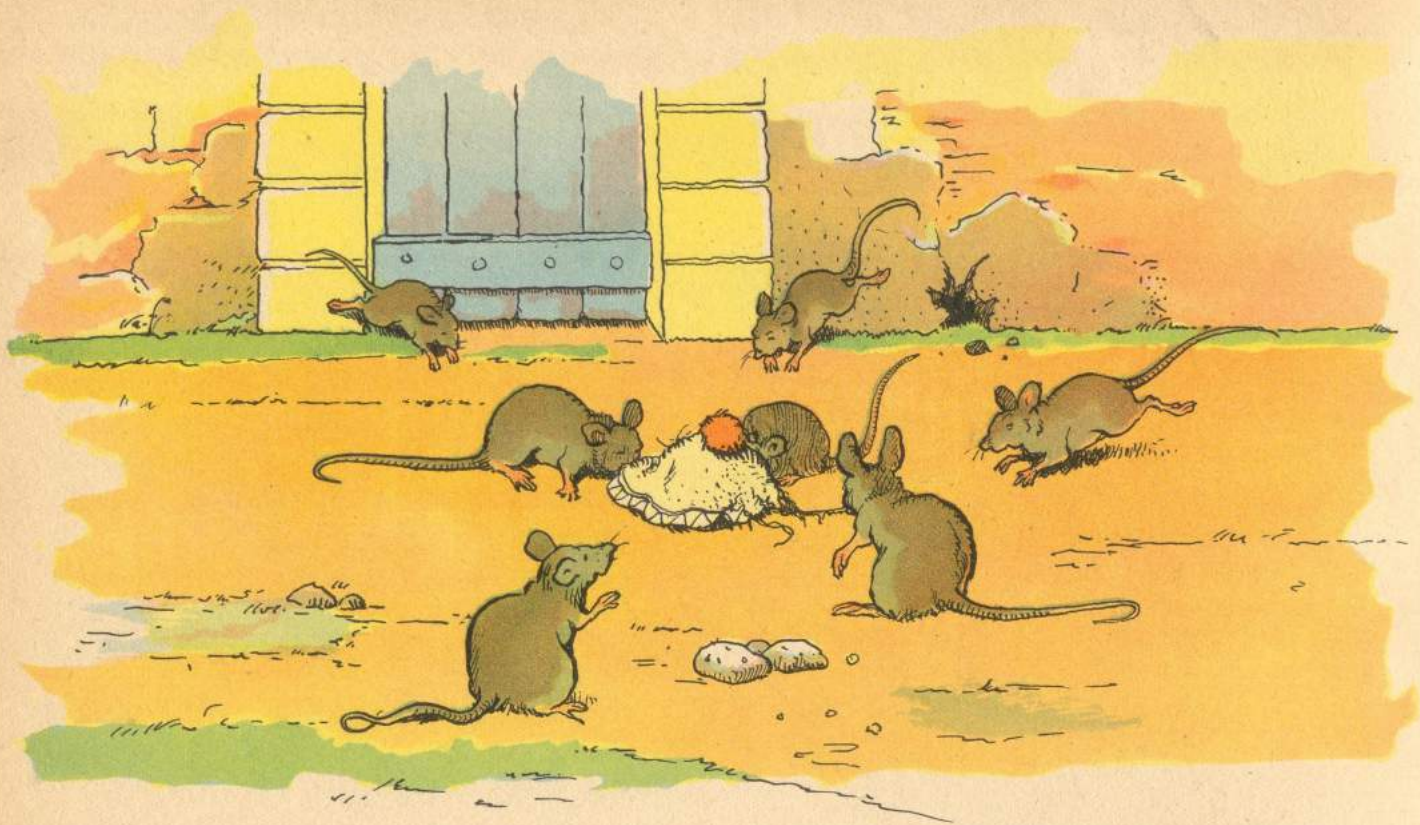
C'était chez le fermier une maxime bien établie qu'il y a toujours suffisamment à manger dans une cour de ferme, et il ne distribuait jamais de grain à ses poules. Les pauvres bêtes étaient minables, et, si l'on continuait à les appeler poules, c'était par habitude ou par abréviation, car elles n'étaient, en vérité, que des fantômes, des apparences de poules. Or, un jour, il se trouva, que le fermier avait oublié de rentrer un sac d'avoine. Tout auprès une poule et ses poussins cherchaient des débris dans la poussière. Ils firent peine à la souris. Elle grimpa le long du sac, atteignit le cordon qui le fermait et tira dessus. Un flot de grains jaillit, la renversant sur le dos.



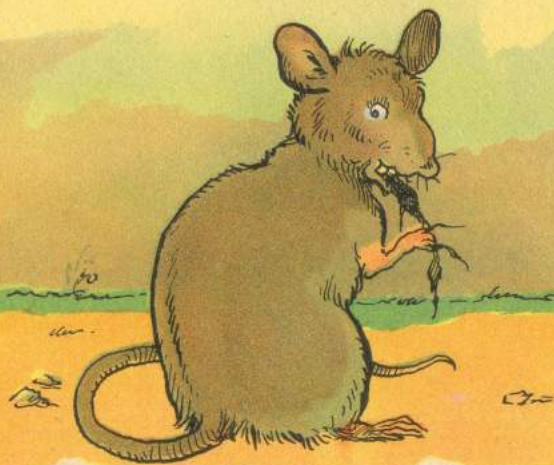
Quand elle se fut remise sur ses pattes, elle invita la poule et ses poussins à se régaler. Tous les animaux de la basse-cour furent bientôt à leurs côtés et firent un repas comme ils n'en avaient jamais fait. Quand le fermier s'aperçut de la chose, le sac était aux trois quarts vide. Il cria à l'assassinat et protesta qu'il allait avertir la gendarmerie.



Malgré la mort d'Attila, l'existence des souris n'était pas encore très heureuse.



Comme toutes les bêtes qui vivaient à la ferme elles mangeaient fort mal. Le fermier, à qui il n'était plus possible de se reposer sur son chat pour veiller sur son grain, avait cimenté les trous par lesquels on pouvait pénétrer dans le grenier. Il y avait



bien la cave où l'on trouvait en abondance des pommes de terre, des oignons, des navets, des carottes et des échalotes, mais il était dangereux de s'y risquer, car elle était jonchée de pièges de toutes les tailles et de tous les systèmes.

L'on n'a pas idée de ce que les souris devaient absorber pour soutenir leur vie. C'est ainsi que pendant huit jours une famille dut se contenter pour toute nourriture d'un petit bonnet de laine qui venait on ne sait d'où. Ce régime rendit



malade un membre de la famille qui était sans doute plus délicat que les autres. On fit aussitôt venir le médecin. C'était une taupe fort myope et qui portait de grosses lunettes très intimidantes. Malheureusement sa science était aussi myope que ses yeux ; elle diagnostiqua une indigestion et ordonna une diète sévère. On eut la simplicité de

l'écouter ; la malade fut bientôt à toute extrémité. On décida alors de faire appel à la souris verte. Elle ne se piquait point de médecine, mais elle avait réalisé quelques belles cures et les médecins la traitaient pour cette raison de charlatan.

— Qu'a-t-elle mangé ces temps-ci ? demanda-t-elle, quand elle fut au chevet de la patiente.

— Du bonnet !

— Du... ?

On lui fit alors le navrant récit que vous connaissez.

— Mais elle meurt de faim ! s'écria-t-elle. Qu'on lui donne de bon blé !

Comme on se récriait sur la difficulté de s'en procurer, elle dit qu'on la laissât faire et



qu'on se contentât, après son départ, d'envoyer dans la cour trois souris munies de sacs et de paniers. Elle-même fila dérober une allumette chez le marchand de tabac.

Alors que, l'allumette sur l'épaule, elle s'en retournait vers la ferme, elle fut grossièrement prise à partie par la taupe qui l'accusa d'être une criminelle, puisque,

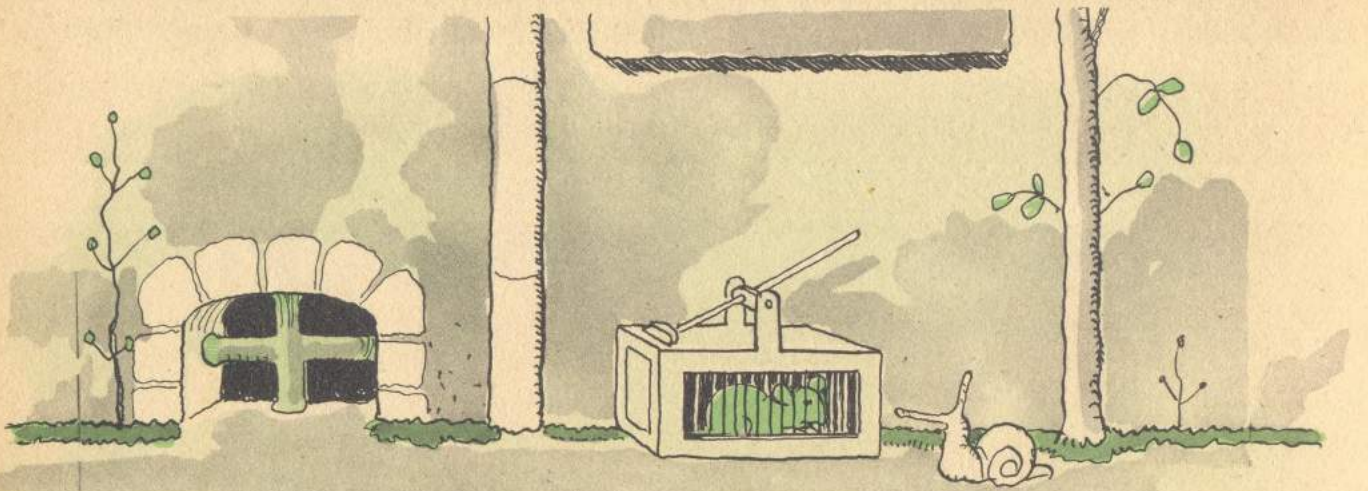
n'ayant point étudié, elle ne pouvait soigner les malades selon les règles de l'art. La souris laissa tomber, hautaine, qu'il ne serait que trop facile de lui répondre, mais qu'elle s'en abstenait, l'estimant déjà assez malheureuse d'avoir tant de morts sur la conscience.

Arrivée dans la cour de la ferme, elle se dirigea vers une fenêtre sur le rebord de laquelle reposait un sac rebondi. Elle fit partir son allumette et mit le feu à la ficelle qui le liait. Le blé qu'il contenait tomba en cascade. Alors, sous le regard du chien accouru au bruit, mais trop médusé pour intervenir, les trois souris qui, comme on le pense, se trouvaient au rendez-vous, remplirent leur sac ou leur panier. Le blé fit merveille : la malade se rétablit en deux jours.

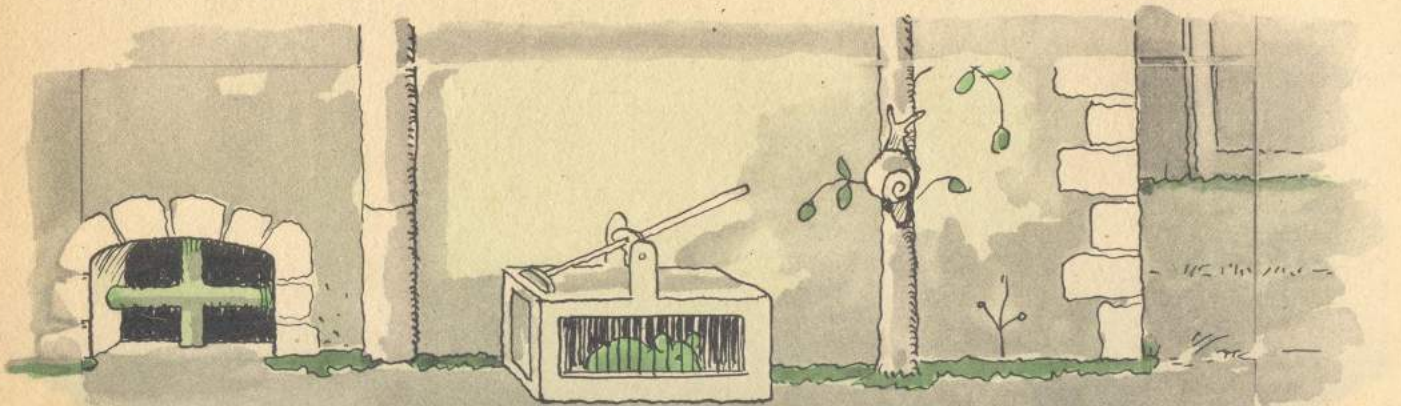
Mais si elle savait guérir, la souris verte estimait avec tous les esprits profonds

qu'il vaut mieux prévenir. Elle enseigna aux souris deux ou trois trous que le fermier n'avait pas remarqués et par lesquels on pouvait se rendre avec la plus grande facilité dans le grenier. Vous pensez si elles en usèrent et si dès lors elles firent **pillé,**





Alarmé du tour que les choses prenaient dans sa ferme et persuadé que l'ordre — ou ce qu'il appelait ainsi — se rétablirait de lui-même si l'on frappait la souris verte, le fermier décida de la faire périr. Or, il le vit bien, prendre une semblable décision était une chose, l'exécuter en était une autre. Il ne pouvait compter sur sa chatte qui pactisait avec l'ennemi. Il dépensa en blé empoisonné des sommes qui lui paraissaient fabuleuses. Il fallait une épaisse stupidité pour s'imaginer qu'ayant tant de bon blé à sa disposition dans le grenier la souris allait absorber du blé empoisonné ! Elle se garda

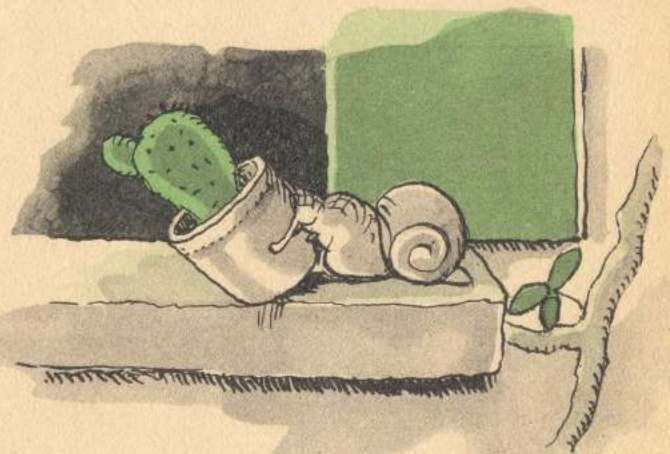


bien d'en manger et empêcha ses sœurs d'y toucher. Tout ce que le fermier obtint fut de faire périr vingt-deux poules. A plusieurs reprises, il mit des morceaux de verre dans ce qu'il croyait être le trou de la souris verte ; une heure après il la trouvait dans un paquet de nouilles de son placard. Voyez pourtant l'ironie du destin ! Cette souris qui avait échappé à mille périls, qui était toute pétrie de ruse et de malice, se fit prendre en longeant une nuit le mur de la maison, dans la plus banale, la plus classique des souricières. Il est vrai que le piège était appâté avec du jambon fumé dont elle raffolait. Elle crut sa fin arrivée ; elle l'envisagea sans terreur. Parfois, seulement, elle songeait aux grandes choses qu'elle aurait pu accomplir encore et elle en était assombrie.

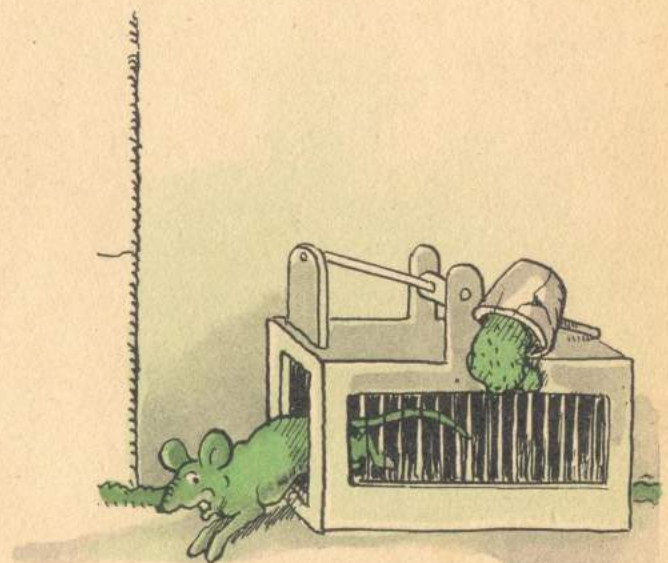
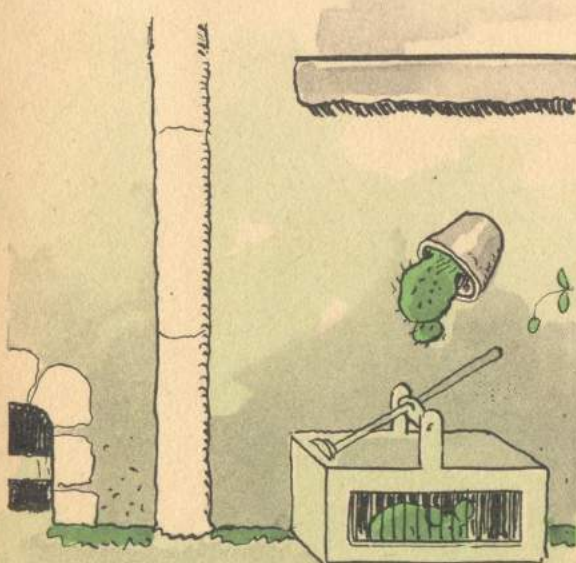


L'aube parut. Dans la rosée qui perlait sur le sol, un escargot arriva. Quand il vit la souris verte prisonnière, il se souvint de ce qu'elle avait fait pour lui et les siens et décida de tout tenter pour la délivrer. Il grimpa du plus vite qu'il put le long d'un petit arbre qui poussait contre le mur de la maison, puis passa sur le rebord d'une fenêtre où le fermier élevait une plante grasse. Il s'arrangea

alors pour faire tomber le pot sur la souricière et fut assez heureux pour atteindre le levier qui manœuvrait la trappe. Le piège s'ouvrit. Ce que fit la souris verte, chacun le devine. Comme elle avait pris le jambon fumé en dégoût, le fermier ne put jamais venir à bout de se saisir d'elle. La vie devint de plus en plus belle pour les souris de sa ferme, si belle même que bien des souris du voisinage abandonnèrent la grange ou la cave où elles étaient installées pour venir s'établir chez lui.



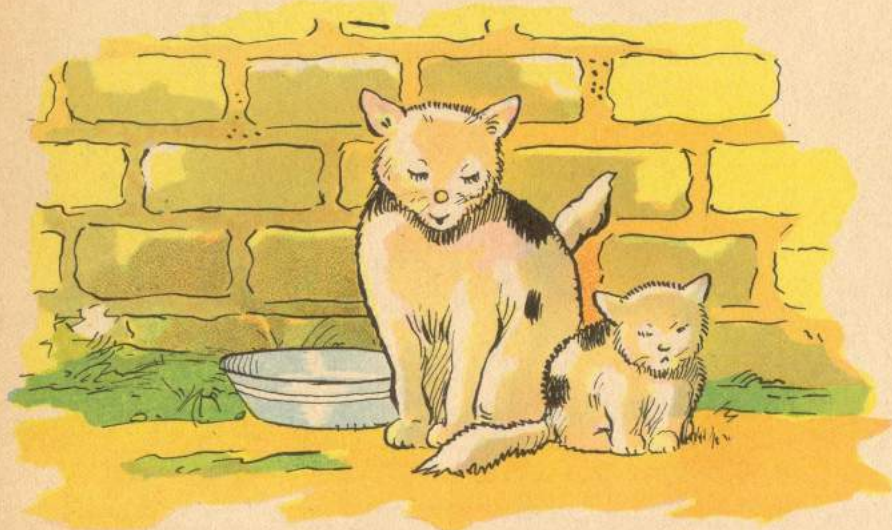
Si la chatte et son chaton entretenaient les rapports les plus amicaux avec la souris verte, ils étaient au contraire en très mauvais termes avec le chien. Celui-ci avait un appétit féroce et, ne pouvant se rassasier avec la pitance que lui servait le fermier, il s'appropriait souvent la bouillie



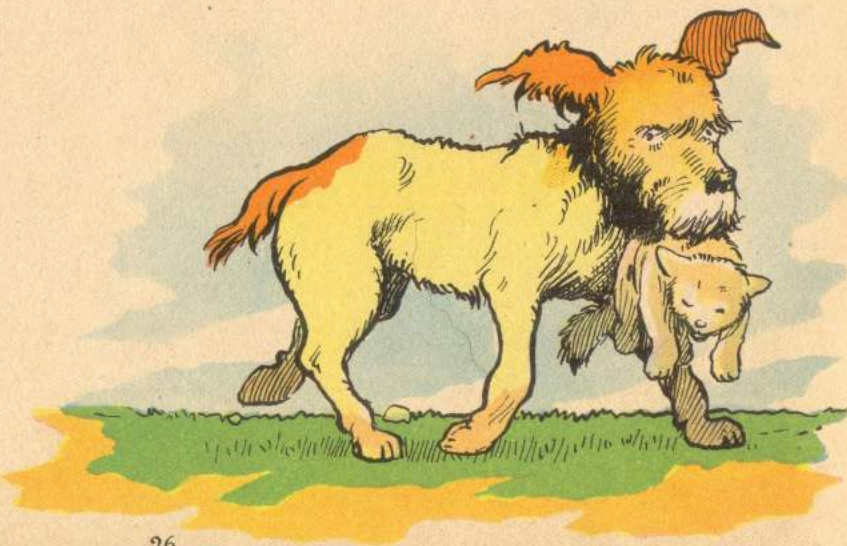


des chats. Un jour qu'il cherchait avec impudence à lui enlever son plat sous ses propres yeux, la chatte lui donna un coup de patte. Une bataille s'ensuivit où le chien, malgré

ses grosses dents, fut très loin d'avoir le dessus; il dut battre en retraite, la queue basse, le museau en sang. Son estomac et son amour-propre ressentirent profondément cet échec. Il se promit de se venger et en trouva peu de temps après l'occasion. La chatte et son chaton dormaient au soleil le long du mur de la grange. Le chien s'approcha doucement, saisit dans sa gueule le petit chat sans éveiller la mère et



se sauva en courant. Il n'alla pas loin. En effet, arrivé à un endroit où l'on déposait des objets de rebut, il s'arrêta. Il y avait là, à côté d'un vieux chapeau et de l'inévitable tuyau de poêle, une valise. Elle était évidemment assez vieille, toute tachée, pleine d'éraflures, mais elle n'avait aucun trou. Elle aurait encore fort bien pu servir et il y aurait eu gros à parier que ce n'était pas l'avare qui l'avait mise là. Le chien l'ouvrit, y enferma le chaton, puis, riant dans ses poils, reprit le chemin de sa niche. Le tour était cruel; le petit chat paraissait voué à





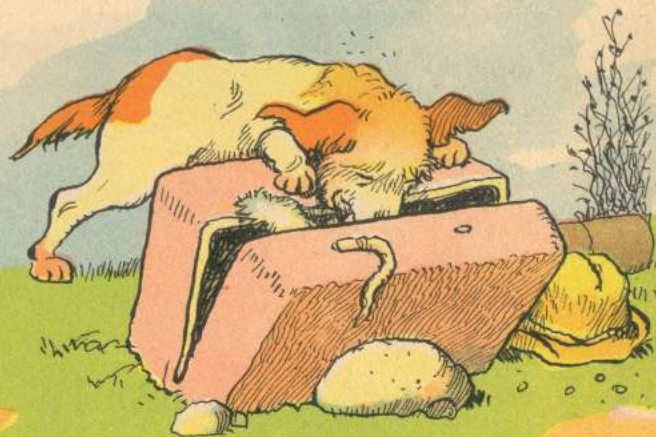
mourir étouffé. Sa mère ignorait peut-être encore sa disparition et, de toute façon, il n'était guère probable qu'elle songeât à aller le chercher dans une valise. Quant à lui, encore tout jeune, il n'avait d'autre arme que ses miaulements. Seulement, quelqu'un avait assisté à l'enlèvement : la souris verte. Sans que le chien s'en doutât, elle l'avait suivi, et, cachée derrière une grosse touffe de luzerne, elle avait observé tout ce

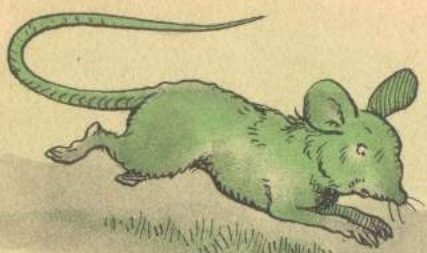
qu'il faisait. Quand il se fut éloigné, elle alla frapper avec sa patte rose de petits coups contre le couvercle de la valise.

— Petit chat, c'est moi, la souris verte ! Comment te trouves-tu ?

— Ah ! mal, chère souris ! Il fait noir et chaud et j'ai grand soif.

La souris essaya d'ouvrir la valise, mais les serrures étaient rouillées, et, comme elle était très loin de posséder la force du chien, elle ne put venir à bout de les faire jouer. Elle se mit alors à faire dans la paroi un trou qu'elle





élargit jusqu'à ce que le chat pût y passer la tête. Rien ne lui aurait été plus facile que d'agrandir encore un peu le trou de manière à permettre au prisonnier de sortir. Mais il lui était venu une idée qu'elle jugeait piquante et elle voulut se donner le plaisir de l'exécuter. Elle dit au chat que s'il voulait attendre un instant elle lui ferait

une surprise. Il aurait préféré peut-être ne pas avoir de surprise et être délivré tout de suite. Mais avant qu'il pût faire la moindre objection, elle courait déjà vers la ferme. Là, elle prit dans une gerbe une grande paille qu'elle eut soin de choisir intacte. Elle alla ensuite chercher le plat des chats ; par chance il contenait encore du lait. Elle mit la paille en travers de sa bouche, passa sa queue dans l'anse du plat, et, ainsi attelée, reprit le chemin du dépotoir.



Le chaton la vit reparaître avec soulagement, mais il était intrigué par le plat qu'elle traînait au bout de la queue. S'il savait déjà, par expérience, que les chats y ont parfois des casseroles, il n'avait jamais entendu dire que cela pût arriver aux souris. Tout s'éclaircit quand la souris eut mis le plat au pied de la valise. Du lait ! Mais ne fallait-il pas pour le boire qu'il pût sortir de sa prison ?



— Pourquoi perdre du temps ? lui dit la souris. Prends cette paille dans ta bouche et aspire !

Bien qu'il n'eût pas encore eu l'occasion de se servir d'un chalumeau, le jeune chat s'en tira fort bien. Jamais le lait ne lui avait paru si délicieux. Tout à coup



on entendit des miaulements. C'était la chatte qui cherchait son petit et qui l'appelait. Il était bien trop sérieusement occupé pour lui répondre. Comme la souris verte ne voulait pas la laisser plus longtemps dans l'inquiétude, elle alla à son devant, lui



expliqua le danger que son fils avait couru et ajouta que, pour peu qu'elle voulût passer de l'autre côté de la valise, elle le trouverait en train de se restaurer. La chatte lui assura qu'elle lui devait tout et lui fit des compliments infinis sur son ingéniosité. La souris n'y fut pas indifférente : elle avait la faiblesse d'aimer la louange. Quand le petit chat eut été tiré de la valise, on retourna en quelques bonds à la ferme. S'il y eut alors quelqu'un de bien étonné, vous vous doutez que ce fut le chien.

Il avait commis une cruauté, la souris verte estimait qu'il devait la payer. Dès le lendemain elle le trouva assis, non loin du tonneau qu'il avait pour niche,



sous une corde où l'on avait mis sécher du linge et qui était tendue entre un mur de la ferme et un poteau de bois. Juste au-dessus du chien pendait une chemise. La



souris grimpa au poteau jusqu'à l'endroit où la corde y était nouée et la rongea avec ses dents. La lessive tomba. La chemise, qui était déjà à peu près sèche et que le vent gonflait, enveloppa le chien. Il ne sut pas conserver son sang-froid, mais se débattit d'une manière désordonnée. Comme on pouvait s'y attendre, ses pattes de devant pénétrèrent dans les manches de la chemise. Qu'eut-on alors l'étonnement de voir ? Un chien en chemise ! De toutes parts les rires éclatèrent. Pour leur échapper

le chien voulut fuir. Or, en se débattant, il avait arraché le clou qui fixait la corde au mur. Toute la lessive l'escorta. Le spectacle de ce chien, qui, affublé d'une chemise,



se sauvait en gémissant parmi les chaussettes, les torchons et les mouchoirs, ne fut évidemment pas pour calmer l'hilarité.

Tout le jour l'aventure fut le sujet des conversations. Le chien finit par apprendre que





c'était la souris verte qui l'avait ainsi couvert de ridicule, et, la voyant traverser la cour, il courut après elle pour l'attraper. On ne pouvait commettre plus belle imprudence. En effet, les animaux de la ferme qu'elle avait tous plus ou moins obligés se dressèrent contre lui. La chatte lui sauta à la tête et lui griffa le museau ; un canard lui tira l'oreille ; une oie lui mordit la queue ; une poule lui piqua le poitrail avec son bec.





On vit même accourir une grenouille ; toutefois il convient d'ajouter qu'elle se retira presque immédiatement du champ de bataille, non point manque de cœur, mais faute de savoir quel mal elle pouvait faire au chien.

Aujourd'hui le chien a depuis longtemps compris qu'il était vain de rien entreprendre contre la souris verte : il s'est résigné à l'aimer. Entourée d'affection et de vénération, elle coule les jours les plus paisibles et les plus sereins. Les animaux lui défèrent en tout et lui soumettent leurs différends. Elle rend des arrêts d'une sagesse admirable. Tout à la ferme se règle selon ses



vues. Ce sont des vues de souris. Et, si un jour vous descendiez dans cette ferme, vous trouveriez sans doute avec le fermier qu'il y a bien des crapauds dans la cour et décidément trop de souris dans les lits.



